télégraphier à tous les députés absents pour les faire revenir en toute hâte. Comme la majorité peut dépendre d'un petit nombre de voix, il faut espérer que chacun sera à son poste.

Le maréchal de Mac-Mahon ne veut pas plus entendre parler de la dissolution que de la proclamation de la République, c'est pourquoi les ministres doivent, assure-t-on, se prononcer énergiquement contre cette demande de dissolution.

Les membres du gouvernement paraissaient, ce matin, sans inquiétude au sujet du vote.

Je vous ai écrit, samedi, que la suppression des 25 francs par jour pour les députés produirait une économie de 2 millions 250,000 francs ; cette économie s'appliquerait seulement, bien entendu, à 4 mois de vacances.

Aujourd'hui, se réunit à Bruxelles le congrès international proposé par la Russie et la Prusse, soi-disant pour humaniser la guerre. Les réserves de l'Angleterre prouvent que les autres puissances ont bien légèrement consenti à envoyer des représentants à ce congrès qui est certainement une des manœuvres les plus dangereuses des cabinets de St-Pétersbourg et de Berlin pour enlever à la France ses dernières forces de résistence.

Le gouvernement anglais seul ose tenir compte des avertissements de l'opinion publique et de personnages autorisés. La direction des affaires étrangères du Royaume Uni est, il est vrai, confiée à un homme très-éclairé, qui écoute avec une sérieuse attention l'expression des convictions de quelques esprits éminents. A la chambre des lords, c'est un pair connu par ses relations avec l'illustre David Urguhart, qui a relevé ce qu'il y avait d'insolite et de dangereux dans ce projet de congrès. Lord Derby a montré, par sa réponse, qu'il n'était pas dupe du faux manteau d'humanité dont se couvrent la Prusse et la Russie. Cette attitude heureusement si ferme du cabinet britannique est dû certainement à la louable persévérence avec laquelle David Urguhart défend, depuis de longues années, les véritables prérogatives du droit des gens. Cet illustre publiciste a fait école et ses doctrines ont été rigoureusement développées par M. Eugène Poujade dans son ouvrage sur la diplomatie du second Empire.

Au sujet de l'attentat dirigé contre M. de Bismark, non seulement tous les organes viennois, sans distinction de parti, demandent une réparation pour l'insulte faite au malheureux prêtre Tanthecler, mais ils commencent aussi à discuter l'*authenticité* de de l'attentat, depuis qu'ils voient que ce fait est si étrangement exploité contre les catholiques. Les organes aristocratiques : guelfes, nationaux, autrichiens, tels que le *Vaterland*, la *Tagesspresse* parlent déjà ouvertement de la mise en scène de l'attentat par la police prussienne. D'autres journaux tels que la *Presse* et le *nouveau Fremdenbladt*, sans aller aussi loin, jugent sévèrement la conduite des organes officieux prussiens.

Le *Journal des Débats* fait connaître, à propos du centenaire de Pétrarque, d'éloquentes pages écrites par le poëte italien quand, dans son âge mur, il revit la France envahie par les Anglais; il passa aux vaincus comme toutes les âmes généreuses. Il écrivit dans ses lettres latines, à Pierre de Poitiers et d'autres, des pages émues qui semblent inspirées par les événements d'hier. Il y peint la tristesse, la solitude, la dévastation, les plaines incultes, les plaies ouvertes, les maisons renversée. Où est Paris maintenant ? « C'était pourtant une grande chose (*magna tamen haud dubiè res fuit*). Où sont maintenant ces armées d'écoliers, cette chaleur pour l'étude, ces richesses des citoyens, ces joies universelles ?... Au lieu de syllogismes, au lieu de discours, partout des gardes, partout des béliers qui frappent les murailles. Le voyageur inquiet pour sa sûreté, chemine en silence. Les ramparts frémissent, les forêts se taisent, les villes tremblent. »

Pétrarque dit alors au roi de France :

» Vous avez supporté vos malheurs d'un cœur si invincible et si royal, que la fortune en a rougi. » Et il ajoute ces paroles qui peuvent nous consoler :

« Il n'y a personne qui soit assez peu intelligent pour ne pas comprendre que vous occupez encore le rang le plus élevé, et que votre royaume, quoique fatigué, est sorti du naufrage le premier, le plus grand de tous ! »

Tout cela est écrit depuis plus de cinq siècles. Avouez le pourtant, Pétrarque ne manque pas d'actualité.

P. S. — Beaucoup d'animation aujourd'hui à Versailles. Les députés arrivent de bonne heure, en grand nombre, afin d'éviter toute surprise. Beaucoup d'absents, même en congé régulier, sont de retour, notamment le duc d'Aumale. M. de Fourtou, qui était parti, il y a peu de jours pour les Hautes-Pyrénées, est revenu à Versailles. On ne paraît pas douter du rejet de la demande de dissolution.

Demain, les bureaux nommeront les commissaires chargés du rapport sur la prorogation : on pense que le rapport sera fait, au plus tard, dans la séance de mercredi et voté le même jour. Il est très probable que la fin de novembre sera adopté comme dernier terme de la prorogation.

DE SAINT-CHÉRON.

L'*Officiel* publie un décret présidentiel sur les conditions nouvelles du baccalauréat ès-lettres :

On s'attendait à cette nouveauté. C'est pour la cinquième fois que le baccalauréat est réformé ou transformé; cette fois il l'est avec une aggravation de conditions qui semble vouloir être un déni affecté de la liberté des méthodes, et une ratification nouvelle, nous allions dire une *sanctification* du monopole universitaire !

Il vient tristement vérifier toute notre thèse sur la liberté d'enseignement.

L'Etat maître, l'Etat grand-maître ! voilà en deux mots ce que nous pouvons supporter de liberté. Nous ne sortons pas de l'Empire de 1808. Seulement Fontanes n'y est plus.

Notons pour mémoire un droit de taxe au profit du Trésor, décrété d'autorité souveraine sur les candidats.

Question à renvoyer aux casuistes du budget !

—

L'*Union* à laquelle nous empruntons ce qui précède, résume comme suit de décret :

Le *Journal officiel* publie un décret et un règlement relatifs au baccalauréat ès-lettres. Ainsi qu'il avait été proposé par le conseil supérieur de l'instruction publique, l'examen est divisé en deux épreuves écrites, une version latine et une composition en latin, et des interrogrtions orales sur les auteurs et la littérature classique, les parties d'histoire et de géographie enseignées dans la classe de rhétorique.

Le deuxième examen comprendra une composition française écrite sur un sujet de philosophie, la traduction en français d'un texte de langue vivante et des interrogations sur les parties de la philosophie, de l'histoire et de la géographie enseignées dans la classe de philosophie des lycées; sur les sciences dans la limite du plan d'études des lycées pour les classes de lettres; sur une langue vivante.

Les droits à percevoir par le Trésor, pour le baccalauréat ès-lettres, sont augmentés ainsi qu'il suit :

Examens (deux à 30 francs).	60 fr.
Certificats d'aptitude (deux à 10 f.),	20
Diplôme.	40
Total.	120 fr.

Le candidat consignera 40 francs avant la première série d'épreuves et 80 francs avant la deuxième.

Lorsque le candidat est ajourné pour la première série, il lui est remboursé la somme de 10 francs sur les 30 francs qu'il a consignés.

Lorsqu'il est ajourné pour la deuxième série, il lui est remboursé 50 francs sur les 80 francs qu'il a consignés.

Les nombreuses dispositions du décret et de l'arrêté réglementaire ne font, sur les autres points, que reproduire et adapter à cette division de l'examen les prescriptions antérieures.

ÉTRANGER

ESPAGNE. — On a arrêté, à Barcelone, 41 carlistes. Parmi les personnes arrêtées se trouvent le curé et le vicaire de Saint-Joseph, le curé de Saint-Pierre et le vicaire de l'église de Belem, ainsi que plusieurs autres ecclésiastiques et quelques personnes de la noblesse. Ils ont tous été conduits au fort d'Altarazemas. — Un grand combat a eu lieu à Castellfullit entre les colonnes réunies de Merelo, de Cagnas et de Cirlot et toutes les forces carlistes des provinces de Barcelone et de Gérone. Les carlistes auraient été battus, si l'on en croit les dépêches de Barcelone. Les chasseurs de Manille ont tué à coups de *cuchillo* (couteau), deux compagnies de carlistes qui refusaient de se rendre. Plusieurs villages qui s'étaient levés en faveur des carlistes auraient été brûlés.

ITALIE. — Les informations de la *Gazzetta d'Italia* lui font connaître qu'en ce moment, on parle de nouveau beaucoup, à Rome, d'une visite que l'empereur Guillaume ferait au roi Victor-Emmanuel. Le souverain allemand viendrait à Rome en septembre prochain et serait logé au Quirinal.

On mande de Rome, le 25 juillet :

« Le bruit court que le gouvernement a été informé que les affiliés à l'Internationale auraient l'intention de faire des tentatives de soulèvement dans les Calabres, en Sicile et dans les Romagnes. Le gouvernement aurait sur-le-champ donné les ordres les plus énergiques pour réprimer tout commencement d'agitation, partout où il pourrait se produire. »

Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE

Nous avons à enregistrer aujourd'hui, les succès de plusieurs de nos jeunes concitoyens.

MM. Achille Delattre, François Grimonprez, Edouard Motte et Bonami Wibaux, anciens élèves du collège de Roubaix, élèves de la maison des RR. PP. Jésuites de la rue Vaugirard, viennent d'être reçus bacheliers es-lettres.

M. Félix Grimonprez, élève de la maison de la rue des Postes, a été reçu bachelier ès-sciences.

Le collége de Roubaix a présenté la semaine dernière trois élèves aux épreuves de l'examen du baccalauréat ès-sciences; tous trois ont été reçus. Ce sont MM. Alphonse Florin, Jean-Bte Ghesquière et Eugène Hertogh.

—

M. Krabanski, ancien élève de nos Ecoles académiques, pensionnaire de la ville de Roubaix à l'Ecole des Beaux-Arts, vient d'obtenir le 3e prix, à la suite des concours de fin d'année. Ce succès est d'autant plus remarquable que M. Krabanski n'est entré à l'Ecole que depuis six mois à peine.

—

Les journaux de Lille publient la note suivante :

Les fêtes n'auront pas manqué cette année à Lille; le congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, aura lieu du 20 au 27 août prochain et attirera dans notre ville un grand nombre d'étrangers.

Le comité local, chargé de l'organisation de cette fête de la science, prend toutes les mesures nécessaires pour que la réception faite aux savants français et étrangers soit des plus brillantes. Dès leur arrivée, nos visiteurs seront reçus à l'Hôtel-de-Ville et une collation leur sera offerte; une des musiques municipales prêtera son concours à cette cérémonie.

Les travaux commenceront immédiatement après; nous avons déjà donné un aperçu des conférences et lectures qui seront faites par divers membres de la société des sciences et de la société industrielle de Lille. De leur côté, les notabilités scientifiques étrangères à notre ville traiteront divers sujets sur lesquels nous espérons pouvoir bientôt renseigner le public.

De nombreuses salles à l'Hôtel-de-Ville, à la Faculté des sciences, à l'Ecole de médecine, à la société industrielle sont mises à la disposition des comités du congrès.

Le bureau de l'Association a manifesté le désir de visiter les principales industries qui font la richesse de notre contrée; rien de plus naturel, et tous les manufacturiers du pays seront heureux de faire aux membres du congrès les honneurs de leurs usines.

On parle d'une excursion à Anzin, d'une autre à Roubaix, d'une troisième à Boulogne, mais cette dernière n'est pas encore définitivement décidée.

La session se terminera par une fête de nuit des plus brillantes au jardin Vauban.

Nous n'avons pas besoin de dire que la population toute entière fera ses efforts pour que les membres du congrès conservent le meilleur souvenir de leur visite à Lille. Déjà un grand nombre de personnes se sont fait inscrire comme membres de l'Association; une simple souscription de 20 francs donne droit d'assister comme membre du congrès pour la session de Lille, à toutes les séances, conférences, réceptions, fêtes, et même de prendre part aux excursions, pour lesquelles les compagnies de chemin de fer réduiront leurs prix de moitié. Tous ceux qui s'intéressent à la science, les industriels et les commerçants surtout qui profitent si directement des découvertes scientifiques, voudront s'intéresser au congrès par leur présence aux séances et par leur souscription.

—

Dans une des dernières séances du Comice agricole de Lille, M. Pollet, médecin-vétérinaire, a présenté le résumé des rapports officiels sur les maladies qui ont atteint les animaux, dans le Nord, pendant l'année 1873. Ces rapports ne signalent aucune épizootie grave, sauf la morve qui a sévi assez généralement. M. Poliet insiste sur les dangers de cette maladie et sur les moyens d'empêcher sa propagation. « Mais, dit-il avec raison, pour combattre et vaincre cet ennemie implacable il faut commencer par le connaître. » Or, il constate toujours la même impossibilité d'établir une statistique même approximative, les renseignements étant toujours incomplets. Il demande que l'arrêté rendu par M. le préfet, le 3 juin 1873, sur la manière, soit inséré dans les publications du Comice, et recommandé spécialement à tous ses membres.

—

Les nouvelles de la santé du sculpteur Carpeaux ne sont pas bonnes.

—

Les autorités belges viennent de faire conduire à la frontière française un exhuissier de Normandie, qui s'était réfugié à Bruxelles et qui avait certains comptes à régler avec la justice de notre pays réclamant son extradition. Cet individu avait été employé en dernier lieu dans une agence d'affaires à Bruxelles.

—

On lit dans le *Mémorial de Lille* :

« Neuf réfugiés carlistes venant des frontières d'Espagne ont été conduits hier en chemin de fer sur Mouscron (Belgique), sous l'escorte de la gendarmerie de Lille.

» Ce sont des hommes robustes fiers, sans forfanterie, vigoureux, mais calmes comme les Basques, race à laquelle ils appartiennent presque tous.

» Ils s'en trouve parmi eux qui ont soixante ans. Un seul parle le français.

» C'est le troisième convoi depuis huit jours qui passe à Lille pour la Belgique. »

—

On écrit de Cambrai :

« Notre ville était dimanche en fête. Vers onze heures et demie du matin, une foule nombreuse était réunie aux alentours de la gare, attendant la députation des Cambrésiens, habitant l'arrondissement de Lille, qui venaient déposer sur le monument élevé à la mémoire des enfants de Cambrai morts pendant la dernière guerre une couronne commémorative.

» La députation, qui se composait de 30 à 40 personnes, est arrivée à l'heure dite; elle a été reçue par les représentants de la municipalité. Puis, musique en tête, le cortège s'est dirigé vers l'hôtel-de-Ville où des vins d'honneur ont été offerts. De là, on s'est rendu sur la place Sainte-Croix.

» La couronne a été déposée au pied du monument. M. Desjardins a pris alors la parole. M. Dutemple, adjoint, remplaçant M. Parsy, a répondu au nom de la ville de Cambrai, M. Henri Lequenne, greffier en chef du tribunal de commerce de Roubaix, a lu ensuite la pièce de vers suivante, dont il est l'auteur, et que nous sommes heureux de reproduire :

CAMBRAI! vieille cité, bonne et féconde mère !
Toi, dont le souvenir rend notre âme si fière,
Permets-nous d'honorer devant ce monument
De tes fils glorieux le noble dévoûment:

Un jour, ils sont partis à la voix de la France,
De son sol envahi cherchant la délivrance:
Pleurs, regrets, soupirs, rien ne sut les retenir,
Car ils voulaient venger la patrie, ou mourir !...
Ils sont morts, les vaillants, et leur lèvre glacée
Murmura du pays la suprême pensée.

Où dorment maintenant ces héros ignorés?
Quel terre a recouvert leurs cadavres serrés ?
Forbach et Reichshoffen, St-Privat, Gravelotte,
C'est là qu'on les jeta mutilés, côte à côte;
Lamentable ossuaire où sont ensevelis
D'un courage impuissant les généreux débris
Qui tressaillent au bruit de la voix qui commande,
Veillant sur son butin, la patrouille allemande.
Les autres sont tombés à Villers-Bretonneux,
Bapaume, St-Quentin, noms qu'a rendus fameux
La défense du Nord; ils reposent sous l'herbe
Que foulèrent vainqueurs les soldats de Faidherbe!

Cambrai ! gloire à tes fils tombés dans les combats !
Ecarte loin de toi d'inutiles débats,
Veille bien qu'au passé l'avenir ne ressemble !
Qu'au souffle du devoir la jeunesse s'assemble
Sur cette sombre place, et redise les noms
De ces braves aïeux broyés par les canons
Qu'alors, tournant les yeux du coté de l'Alsace,
Forte et régénérée, elle jette à l'espace
Ce cri consolateur entendu par le Ciel :
« La Force prime...un jour le droit est éternel !»

A deux heures, un banquet de 200 couverts offerts aux cambrésiens-lillois a eu lieu dans la salle du théâtre. Inutile de dire que l'ordre le plus complet et la plus franche cordialité n'a cessé de régner pendant cette fête.

Le soir, les cambrésiens-lillois ont repris le chemin de la gare, emportant les meilleurs souvenirs de la journée.

—

Nous apprenons que M. Jules Brame, député, vient d'offrir à la société Colombophile « Union et Progrès » de Tourcoing, siégant au café Delvoye, une magnifique prime d'honneur, pour le Concours que la société offre à tous les amateurs, le 16 août prochain.

—

La saison d'opéra s'ouvrira le 1er septembre, au Grand-Théâtre municipal de Lille, sous la direction de M. Bonnefoy, et sera close le 30 avril 1875. Le grand opéra ne sera donné qu'à partir du 1er octobre.

Le tableau de la troupe porte : MM. Gilandi, fort premier ténor : Cot, premier ténor léger; Guillemot, baryton de grand opéra; Riquier-Delaunay, baryton d'opéra comique ; Pons, 1re basse de grand opéra ; Fronty, id. d'opéra comique ; Joinisse, 2e basse en tous genres ; Mesdames Hasselmans, première chanteuse légère d'opéra comique ; Godinho, chanteuse légère en tous genres; Parizzi, forte chanteuse ; Graef-Hamel, id.; Dufau, première jeune chanteuse ; Valmon, deuxième chanteuse, etc.

Parmi les nouveautés, la direction annonce : l'*Esclave*, de Membrée ; les *Vêpres siciliennes*, de Verdi, le *Roi l'a dit*, de Delibes ; la *Belle Bourbonnaise*, de Cœdès ; et un opera inédit : *Jeanne Maillotte*, paroles de M. Faure, musique de M. Renaud, chef de la musique du 74e, ex-sous-chef du 59e à Lille.

Reprises : le *Pardon de Ploërmel* et

---

certaine de n'y plus laisser lire l'intime de sa pensée.

Cette réserve, qui est d'ailleurs commandée par son titre de demoiselle de compagnie, est un des griefs que je formule contre cette position fausse qui contraint les natures les plus droites à l'indifférence apparente, au silence et à l'effacement.

Mistress Norris parut se réjouir de cette arrivée d'une façon trop bruyante pour être très sincère.

M. Davy — et ce ne fut pas pour moi une mince satisfaction, parut atterré; il s'en mordit les lèvres au point de faire disparaître toute une touffe de ses grosses moustaches entre ses dents serrées.

— Ah ! ah ! fit-il d'une voix stridente, ce marin retraité se rembarque tout exprès pour venir prendre en main l'affaire où vous avez déployé tant d'ardeur, monsieur Elwart.

— En me souvenant de sa personne sympathique et de son loyal caractère, j'espère, monsieur Norris, que mon oncle remportera un succès là même où je n'ai rencontré qu'un échec.

— Je lui dirai, monsieur, dit miss Ellen, qu'il n'aurait pu confier sa cause à des mains plus dévouées que les vôtres.

— Dévouées, oui, certes, mais hélas ! bien inhabiles aussi.

— Point tant que cela, fit-elle avec un sourire; il m'a fallu une certaine force de caractère pour résister à vos engageantes sollicitations.

— Vous allez avoir à lutter contre une parole plus persuasive que la mienne miss.

— Préparez-vous à l'assaut... je prévois des attaques formidables, ricana M. Davy en s'approchant pour aider miss Ellen à nouer un volumineux paquet qu'elle venait de terminer.

— Des attaques, je ne crois pas, dis-je avec froideur; des prières et des raisonnements j'en suis sûr.

— Ce sera bien plus dangereux alors pour ma pauvre indépendance menacée, fit miss Ellen en essayant de rire.

— La vie, en Angleterre, entre mon oncle et moi, vous paraît donc une menace ? dis-je doucement en lui tendant quelques menus objets qu'elle glissa, rougissante, dans l'énorme paquet.

Mais son regard s'éleva sur moi, attristé, plein de reproche, et ce regard déplut apparemment à M. Davy, car s'avançant avec dépit :

— Ceci est trop lourd pour vos petites mains, miss Ellen, je m'en charge. Nous réclamons seulement de votre bonne grâce la préparation du thé, si vous le voulez bien.

— J'y vais, monsieur, dit-elle avec docilité.

Cette soumission m'exaspéra tout autant que l'assurance de M. Davy. J'étais dans une disposition d'esprit à ne rien ménager; je suivis miss Ellen jusqu'à la table à thé, invariablement dressée dans un des coins du salon, malgré l'imminence du départ.

— Miss Ellen, lui dis-je à voix basse et ferme, la liberté vraie n'est point où vous la placez; vous pouvez refuser de suivre un père adoptif, par une fierté mal comprise; mais, je vous en supplie, du moins, au nom de cette même fierté de caractère qui vous honore, ne demeurez point dans cette maison.

Miss Ellen laissa tomber la pince à sucre en pâlissant. Je l'avais blessée. Ce ne fut plus un regard triste qu'elle m'adressa, mais un regard plein de dignité.

— Votre sollicitude me paraît aller trop loin, monsieur Elwart, dit-elle d'un ton glacé; rassurez-vous, toutefois, je suis bon juge du moment où ma présence ne serait plus convenable ici.

Je m'inclinai silencieux, abasourdi. Je venais de faire une énorme sottise, de blesser cette enfant si droite, et pourquoi ?... dans quel but ?... Puisqu'elle prétend disposer seule de sa destinée, que m'importe, après tout, la direction de son existence ou de ses sentiments ?

Que m'importe ?... si, vraiment, il m'importe... Miss Ellen n'est point faite pour obéir aux caprices d'une vieille femme ou aux ordres d'un Américain mal appris. Elle est faite pour commander, pour vivifier pour charmer tout autour d'elle, et s'il n'est qu'un moyen de l'élever à ce destin, qu'elle mérite, je suis capable... Allons, bon ! mon cher Lyonnel, je divague. Après avoir dit une sottise à miss Ellen, j'ai failli t'en écrire une autre. C'est le plaisir d'abord, un peu de fatigue ensuite, qui troublent mes idées. A bientôt.

James Elwart à Lyonnel Trumby.

Philadelphie, 15 octobre 1868.

J'avais quitté Philadelphie pour aller au devant du capitaine Balle. Le bâtiment qui l'amenait fut d'une exactitude phénoménale. Au jour dit, presqu'à l'heure désirée, il entra dans le port, et, peu après les formalités de douane remplies, je serrais mon excellent oncle dans mes bras.

Il était aussi tout heureux de me revoir et me faisait tourner devant lui en m'examinant de la tête aux pieds.

Ah ! mille canons ! s'écria-t-il enfin, je ne te fais pas mon compliment de l'influence du climat américain sur ta personne. Tu es maigri, tu es bruni, tu es lamentable ! Qu'as-tu donc ?

— Moi ? rien, répondis-je étonné ; je ne me doutais même nullement d'être passé à l'état de spectre.

— Diaphane, mon cher, diaphane.

— Dans ce cas, mon cher oncle, c'est à vous que je le dois.

— Merci bien. Que t'ai je fait, voyons ?

— Vous m'avez chargé de l'impossible, voilà tout... et je meurs à la peine à ce qu'il paraît.

— Me voici arrivé à ton secours. Sais-tu qu'elle est fort originale et tout à fait intéressante, cette petite personne-là, qui m'écrit qu'elle m'aime beaucoup de loin, mais qu'elle ne serait pas sure de m'aimer autant de près.

— Bah ! elle vous a dit cela ?

— Tout au moins l'équivalent. Tu sais bien les femmes ?... ça griffonne une foule de jolies petites choses dont il faut toujours chercher le sens à côté.

— Mais vous a-t-elle répondu, comme à moi ?...

— Bref, elle est un tantinet orgueilleuse, et pouvant gagner seule, honorablement, sa vie, elle ne veut point de la fortune que je lui offre ; elle n'accepte pas d'aller habiter près de moi, sans être mieux connue, de crainte des regrets et des désillusions possibles, dit elle. Pas mal raisonné, hein ! pour une fillette abandonnée ?

— Oh ! si vous la connaissiez, si sérieuse, si digne, si candide, tout cela ne vous surprendrait pas.

— Je la connais bien un peu : tes lettres étaient des photographies. Seulement, dis-moi, James est-elle aussi blonde que tu veux bien le dire ?

— Blonde ?... certainement.

— C'est singulier, ses parents étaient bruns, et je crois me souvenir qu'elle même... allons, avoue au moins qu'elle est chatain.

— Pas le moins du monde.

— Chatain clair... hein ?... je vois cà d'ici.

Je n'insistai pas, sachant bien que les reflets d'or de la belle chevelure allaient bientôt éblouir le digne homme.

(A suivre)